

EXTRAIT

Envoi

À mon lecteur

Quand j'étais petit garçon, j'étais timide et peureux. Pour me donner du courage, ma grand-mère me racontait des histoires qui étaient autant d'invitations au voyage et à l'aventure. Je m'y associais peu à peu par la lecture. Très vite, Jules Verne fut de la fête : je devins pour de bon le capitaine Nemo. Depuis, la vie s'est muée en appel du large.

En latin, *nemo* veut dire « personne ». Tout bien réfléchi, n'être personne me va comme un gant ou plutôt comme un loup de velours. Je veux ne plus savoir qui je suis censé être. Je veux m'inventer une identité, changer sans cesse de nom, de forme, de consistance, être un oiseau, un nuage ou un embrun, voire une note de bas de page. Je veux infiltrer une pellicule de cinéma, pénétrer un tableau, continuer une histoire après le mot fin...

J'adore simuler, introduire le trouble, casser le cours des choses. Mélanger le réel et le fantastique, inextricablement.

J'aimerais errer au large des côtes comme un monstre marin, voler vers les galaxies, vivre dans un autre siècle, fréquenter des personnages de romans, tomber amoureux d'héroïnes célèbres - bref, changer la vie en basculant soudain dans la fantaisie et la folie douce.

J'aimerais me glisser dans la peau de Woody Allen, chevaucher des ailes de moulin avec Don Quichotte. J'aimerais que Juliette Binoche devienne ma muse.

J'aimerais faire croire que je dis la vérité quand j'invente et installer le doute quand la certitude est avérée. J'aimerais en deux mots accrédi-ter la plus énigmatique des expressions : un semblant de vérité.

*

Le bal des débutantes

28/9/90

À Joséphine Truffaut,

Bonjour Joséphine,

Vous ne me connaissez pas.

Mais vous avez dix ans aujourd'hui, et j'ai eu envie de vous parler de votre père.

Dans quelques années, quand vous lirez cette lettre, j'aurai peut-être rejoint François et, ensemble, nous lirons *Pariscope* en soulignant les titres des films que nous aurons envie de voir ou de revoir.

Il revoyait souvent les films qu'il aimait, vous savez ça ?

Les femmes qu'il a aimées, je ne sais s'il les revoyait, mais il a dirigé quelques-unes de nos plus grandes (et belles) comédiennes : Catherine Deneuve ; Françoise Dorléac ; Jeanne Moreau ; Isabelle Adjani ; Bernadette Laffont ; Fanny votre mère ; d'autres... J'oubliais Delphine Seyrig, une de mes préférées. Vous aurez bientôt la chance de découvrir les films de François, sa vie, de faire la connaissance de son univers, de ses lubies, de son travail, voire de sa collection de tours Eiffel, si elle existe toujours. Mais pas hélas de son regard de feu, sauf, je vous le souhaite, en vous regardant dans votre miroir. Et, plus tard, quand vous serez tombée vous-même amoureuse, vous serez émue de vérifier combien il avait une sensibilité quasi féminine. Cela tient, sans doute, chez lui à ce mélange si particulier d'une grande pudeur artistique et d'une hardiesse personnelle extrême.

En tout cas, nous sommes nombreux à considérer que le vide qu'il a laissé continue étrangement de s'agrandir.

J'ai été son ami, pour autant qu'un créateur comme lui puisse être l'ami d'un journaliste, d'un critique de surcroît. Et pourtant, si. Nous avons d'abord été camarades, puis, affinités aidant, nous sommes devenus proches, pendant... des années. Nous parlions de tout, de cinéma bien sûr, de ses films, de ceux des autres, mais pas seulement : par exemple il me disait quoi lire. Parfois quoi penser.

Il allait deux fois par an tout seul à Hollywood. Il prenait un bungalow au Beverly Hills Hôtel et il lisait des scénarios ou des romans noirs à la piscine pendant des heures. Il lisait au soleil, il était content. Lui qui était si volubile et qui maîtrisait si bien les mots, ne supportait pas de balbutier ou en tout cas de ne disposer que d'un vocabulaire si restreint dans la langue de Shakespeare, donc d'Orson Welles. Comme il refusait catégoriquement de perfectionner son anglais, et aussi pour la faire marcher, il appelait son amie et confidente Helen Scott à New York afin qu'elle lui commande son petit déjeuner. A quatre mille kilomètres de chez elle et avec trois heures de décalage horaire ! Elle obtempérait aussitôt, elle téléphonait au *room service* du Beverly Hills mais ça la faisait rire. Enfin pas tellement parce qu'elle était au régime et que commander des viennoiseries lui mettait l'eau à la bouche – une vraie torture... Visage ingrat et corpulence tristement consentie, Helen se consolait de n'avoir pas d'enfant en engloutissant des choux à la crème qu'elle faisait passer à grandes lampées de chocolats chauds trop sucrés. Elle appartenait à cette imposante société américaine dont les rebondissements étaient à prendre au sens premier. Elle était bien entendu amoureuse de François mais se serait fait couper en morceaux plutôt que de se déclarer. Je connais bien ce sentiment. Helen était assez vieille pour être sa mère. Les parents, pour lui, c'était une douleur. Vous avez perdu votre père tout bébé, lui le sien s'était volatilisé avant sa naissance. François apprit plus tard, bien plus tard, que son père s'appelait Lévy. C'était aussi le nom de jeune fille de ma mère. Nous aurions pu, François et moi, être frères de sang comme nous l'étions de cinéma. Vous seriez ma nièce alors, et je vous aimerais comme je vous chéris en tant que fille de mon ami. J'adore l'idée que votre mère devienne ma belle-sœur. Message personnel (et solennel) à transmettre à votre mère, merci : Fanny Ardant, acceptez-vous de prendre Gilles Jacob ici présent comme beau-frère ? J'adore l'idée de cette parenté imaginaire. On dirait une scène de *L'Ombre d'un doute*, avec Joseph Cotten dans le rôle de l'oncle. À ce propos, je n'oublie pas que c'est François qui m'a présenté Hitchcock. Entre Hitch et François, Helen servait de traductrice, Helen dont la culture et la finesse d'esprit en imposaient. Le résultat a donné un des plus beaux livres jamais écrits sur le cinéma : *Le Cinéma selon Hitchcock*. Le second, de votre père, c'est *Les Films de ma vie*, et le troisième c'est sa *Correspondance* que j'ai rassemblée et éditée avec un ami commun, un de ses coscénaristes, Claude de Givray. Nous l'avons publiée, tout au moins sa partie la plus étendue, il y a cinq ans. Ce sont ses lettres professionnelles et amicales.

L'autre partie, plus secrète, plus sentimentale, il vous appartiendra, avec vos sœurs, de décider de la rendre publique – ou non.

Tous ceux – et ils sont nombreux dans le monde – qui ont adoré cette correspondance vous prieront, le mot est faible, s'agenouilleront devant vous pour que vous disiez oui pour la suite. Pour vous convaincre, je ne puis trouver meilleur exemple que ce court extrait d'une lettre reçue récemment.

Elle dit ceci : « ... François Truffaut n'était probablement pas le plus grand cinéaste à avoir existé. Mais sa profonde sincérité, son intelligence, sa passion et ses passions (cinématographiques, littéraires et autres), sa détermination, sa fidélité exemplaire en amitié, ses contradictions, son humour, sa rigueur professionnelle et personnelle, son ouverture sur le monde en même temps que ses opinions arrêtées sur des questions bien précises, sa force de caractère, sa disponibilité, sa chaleur communicatrice, sa simplicité, sa vision du monde, font

de lui celui qui est le plus émouvant. Celui qui est le plus lumineux même dans les films les plus sombres. Celui à qui je regretterai toujours de ne pas avoir eu le temps de dire à quel point son travail était important. Celui que j'aimais encore plus que je ne l'admirais. Et celui qui me manquera toujours le plus. »

Je l'ai trouvée, cette lettre, si belle, si juste, si touchante et si profonde, qu'il m'a été impossible de ne pas vous la transcrire, pour vous la léguer quoi qu'il arrive, quoi qu'il m'arrive. Vous la lirez, c'est la lettre d'amour d'une femme pour un artiste qui lui a fait partager de grandes émotions. Quelle chance il a, François, alors que tant de cinéastes disparus sont au purgatoire, d'avoir un peu partout des fidèles qui le maintiennent en vie ! Et d'avoir une lectrice spectatrice qui en parle de cette manière, comme si la joie d'une seule reflétait le plaisir de tous.

Ma correspondante s'appelle Claire Valade. Elle est cinéaste au Québec, elle fait un cinéma très différent de celui de Truffaut mais ils ont tout deux une chose essentielle en commun : l'intelligence du cœur.

Votre mère vous remettra cette lettre quand elle le jugera bon. Et moi, dans une version résolument optimiste de ma phrase du début, j'aimerais que vous me réserviez votre première valse au bal de vos dix-huit ans. Promis ?

*

Le fantôme du capitaine

À Gene Tierney

Chère mademoiselle,

Je ne vous révélerai pas tout de suite mon identité, sachez seulement qu'il y a longtemps que je veux vous rencontrer, mais j'aurais aimé que ce soit « par hasard ». Si je me jette à l'eau aujourd'hui, dans l'eau si claire de vos yeux turquoise, c'est qu'il s'est passé quelque chose dans ma vie. Quoi ? Je vous le dirai tout à l'heure, il faut d'abord qu'on s'apprivoise un peu.

Qui suis-je ? Disons pour le moment le capitaine Gregg, ce fantôme qui vit dans votre maison, chère *Mrs Muir* aux pommettes saillantes et au petit nez mutin. Comme Rex Harrison qui joue le spectre, il me plairait de faire mes adieux à la jolie veuve que vous y incarnez, en regrettant la vie délicieuse passée ensemble, alors que nous n'avons pas même fait connaissance !

À moins que je ne sois le *mystérieux docteur Korvo* ou plutôt Dana Andrews, le flic fou d'amour du portrait de *Laura*, donnée pour morte jusqu'à ce qu'elle (vous) entre dans sa vie, en chair (bien vivante) et en imperméable beige (d'une classe folle). Un tableau qui se transforme en apparition, je peux vous dire que ça me connaît, mais n'anticipons pas. Dana, le prénom du flic, me convient parfaitement dans son ambiguïté : suis-je un homme ou une femme ? La devinette reste entière.

Si belle serais-je qu'il me serait impossible de rivaliser avec vous, je le sais depuis *La Route au tabac*, où votre insolente splendeur a stupéfié John Ford lui-même. La vraie magie, c'est que plus vous avancez dans la vie, plus votre beauté progresse, s'épanouit, devient incomparable... Ne faites pas l'étonnée, vous le savez aussi bien que moi et votre miroir vous le rappelle chaque matin, ô fille du surnaturel !

Mais parlons de nous, parlons de moi. Voulez-vous devenir mon amie ? Nous n'aurons pas besoin de nous voir, ni de nous toucher pour vérifier notre existence. Correspondre me convient davantage pour mille raisons. Car suis-je même de ce monde ? En vous écrivant si vous le permettez, j'aurais l'impression de revivre, le temps d'un échange. Le temps d'une rêverie aussi. Il me semble que cette amitié nous ferait du bien à tous deux et que, passé les préliminaires, nous aurions des choses intimes à nous confier. Qui commence ?

Puisque vous m'y invitez, je me lance.

D'abord, j'aurais voulu être Sternberg et vous faire connaître les plaisirs défendus. *Shanghai Gesture* ! Que j'aime ce film au charme vénéneux. Je me fiche que vous y soyez Victoria ou Poppy, encore que Poppy ait un parfum d'enfance qui me plaise davantage. Mais je me refuse à jouer les Mother Gin Sling, l'horrible marâtre qui vous en fait voir de toutes les couleurs... En vous libérant du *look* aseptisé des studios hollywoodiens, en vous dénudant la poitrine ou presque, Sternberg aurait pu, s'il en avait eu le temps et vous le désir, faire de vous la nouvelle Marlène des bastringues chinois, des casinos rêvés où l'argent des paris monte au ciel dans des balancelles et où les soutiens-gorge volent par-dessus les tapis verts, mais ça ne s'est pas passé ainsi, ou du moins cela n'a duré que le temps d'un cauchemar.

Le mal était fait. C'est de cette emprise et de quelques chagrins d'amour que je crois pouvoir vous guérir. Serais-je donc doué de facultés fabuleuses, pour apparaître et disparaître à vos yeux, en chat du Cheshire au sourire énigmatique ? J'en ai la faiblesse sinon la séduction. Serais-je un homme pour détenir une si magique aptitude ? Pas si sûr, car une femme se confie mieux à une autre femme. Pourtant, je dois vous l'avouer, je suis un homme. Mais je me repens déjà d'en avoir tant dit. Je regrette d'avoir allumé dans vos prunelles cet éclair d'innocence apeurée qui marque à jamais le spectateur de *Péché mortel* (pourquoi vous être jetée du haut de cet escalier ?) ou du *Ciel peut attendre*.

Faisons-le attendre, le ciel ne peut rien pour vous.

Moi si, peut-être.

Car voici enfin la confidence annoncée. J'ai découvert tout récemment le privilège que j'ai depuis ma naissance : un don d'ubiquité et de métamorphose. Je ne l'ai jamais dit à personne mais je me suis souvent transformé dans la vie : en mouche, en courant d'air, en poisson à tête humaine, en périscope et même en Woody Allen – jamais encore en femme. Je n'avais pas compris, s'agissant de charme, qu'entre deux êtres il n'y a pas seulement le tumulte des sens, il y a aussi la compréhension et, plus tard, la douceur. En femme ! L'expérience est tentante. Chacun de nous, si vous consentez à permuter, changera de caractère, de rôle, de personnalité ; chacun de nous deviendra l'autre. J'avoue que l'idée m'excite au plus haut point en même temps qu'elle m'effraie. Pour une actrice, se glisser dans la peau d'autrui n'est pas un problème. Mais moi, serais-je capable d'assumer cette prouesse ? D'être vous sans vous trahir ? Nous verrons. Il faut vivre dangereusement, c'est ma devise. Nous y allons ?

.....
Allons bon, une erreur de manip' (ça ne m'était arrivé jusqu'ici qu'avec les ordinateurs), et nous voici tous les deux réunis dans la même enveloppe charnelle. À coup sûr, j'y gagne ! Mais il va falloir cohabiter. Cela vous fait mal si je bouge comme ceci ? Et comme ça ? Je propose en tout cas que nous nous prévenions avant tout mouvement brusque. Dites, je puis vous assurer que vous êtes aussi belle au-dedans qu'au-dehors. Si j'osais... Arrêtez, s'il vous plaît, d'avalier tous ces fruits, je n'ai vraiment plus faim. Je suis même au bord de l'indigestion. Puis-je m'allonger un moment ? Préférez-vous le côté droit ou le gauche ? Moi, c'est deux oreillers.

Je dois vous révéler une chose : contrairement à ce que la légende et Edgar Poe prétendent, il n'y a chez les fantômes de nos jours ni ululements, ni coups à la porte un soir d'orage, ni spectre en suaire blanc. C'est beaucoup plus subtil : ils adoptent l'apparence d'eux-mêmes et on les prend pour des gens normaux, des gens comme vous et moi – moi surtout. Vous bougez beaucoup la nuit ? Il paraît que je parle en dormant. Comme vous n'avez pas l'air d'avoir sommeil, je vais vous raconter une histoire. Elle vous concerne d'ailleurs.

En ce temps-là, j'étais à l'École normale des fantômes. Ça n'était pas aussi performant qu'à l'English Ghost University de Canterville, mais j'avais été recalé au concours d'entrée. Il paraît que je faisais trop peur. Histoire de se distraire, le chef des revenants avait bloqué la mort des humains dans le monde entier. Une terrible surpopulation s'ensuivit, on ne savait

plus que faire de tous ces gens. Rendu furieux par ce manque d'approvisionnement, le Diable réactiva les points noirs sur les routes, ces carrefours propices aux accidents et autres collisions. La mort reprit ses droits et Belzébuth jubilait. Mais le chef des revenants ne s'avoua pas battu : dans tous les pays, il fit placarder les plus belles femmes du moment : Diana Dors en Angleterre, Martine Carol en France, Gina Lollobrigida en Italie. Rita Hayworth fut choisie pour la Californie et vous - affaire d'allure sans doute - pour le fameux virage en double épingle à cheveux sur la route de Boston. Bien sûr, à l'époque, les ronds-points n'existaient pas encore mais les superbes effigies grandeur nature - je vous vois encore en jupe ultracourte et décolleté généreux - eurent un effet radical : les voitures ralentissaient, ralentissaient, elles s'arrêtaient presque, pour permettre aux passagers de vous contempler plus longtemps... On peut dire que vous en avez sauvé des vies ! Alors, le Diable voulut à nouveau reprendre l'avantage en recouvrant les vôtres de photos de dictateurs : Hitler, Mussolini, Franco, Perón, Salazar et consorts, pour que les conducteurs terrifiés accélèrent, accélèrent... mais qui sait si ce dernier détail est vrai ?

Pardon, vous dormiez ?

Ce matin, en me rasant, je me suis vu dans la glace, votre œil avait ses longs beaux cils recourbés, le mien non : à nous deux, on aurait dit le héros d'*Orange mécanique*, rien d'étrange dans tout cela : je continue à penser comme un homme, et vous comme une femme, je suppose. Comme penser est la seule chose que je puisse faire sans vous gêner, je pense beaucoup à vous en espérant que la réciproque soit vraie et que si Descartes n'était pas mort, il adapterait pour nous seuls sa célèbre formule : je pense donc elle m'aime.

À ma grande satisfaction, nous nous disputons de moins en moins, comme deux siamois habitués à ne pas tirer à hue et à dia. Et puis, un jour, nous avons mentalement échangé un baiser. Et là, quelque chose s'est produit : un déclic, nous étions de nouveau chacun chez soi. J'étais moulu : j'avais les mêmes douleurs qu'après mon accident d'auto. J'ai demandé de vos nouvelles, on m'a dit que vous n'aviez rien, que vous étiez partie. J'ai cherché à me rappeler toutes mes sensations en tant que femme mais elles avaient disparu à leur tour.

Peut-être que la vie est ainsi faite, peut-être qu'on se détache quand on commence à bien se connaître. Je me console en me disant que j'aurais pu devenir une femme et vous un homme et que ce croisement, s'il avait été définitif, aurait pu être aussi dangereux que ceux où, beaucoup plus tard, les services des Ponts et Chaussées installeront des radars.

Au diable les chimères ! Il ne s'agit pas d'un rêve, cette fois, mais d'une expérience réelle, un de ces accidents métamorphologiques comme les chercheurs en constatent parfois, sans les rapporter dans leurs comptes-rendus scientifiques - ce serait reconnaître une erreur de laboratoire.

Quand nous voyons-nous ? Oui, quand donc nous voyons-nous pour de bon ? J'ai emballé toutes mes affaires, j'ai mis le frigidaire à dégivrer, je suis prêt. Si vous étiez une inconnue, je pourrais me poster quelque part, dans un restaurant, le hall d'un théâtre, avec un signe de reconnaissance. Vous ne m'aborderiez que si je vous plaisais. Hélas, tout le monde vous aurait repérée et la surprise des retrouvailles serait injouable puisque nous nous connaîtrions déjà, à l'endroit comme à l'envers !

Je connais votre nouvelle adresse mais je ne vous importunerai pas. Si vous êtes malheureuse, car vous êtes malheureuse, n'est-ce pas, vous savez où me trouver.

Ne me répondez pas mais demandez-vous si ce minuscule grain de sable qui s'est glissé dans votre escarpin ne serait pas par hasard votre serviteur, toujours attaché à vos pas, à votre personne.

Que ce soit en rêve ou dans notre souvenir, je me dis que nous finirons bien par nous revoir un jour. Car pour moi, et quoi qu'il arrive, vous serez toujours ma merveilleuse, ma sublime, l'inoubliable *Mrs Muir*, et c'est pourquoi je signe (provisoirement) : Le fantôme du capitaine.